PRIMO

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

PRIMO

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 2-02-081725-X

© Éditions du Seuil, août 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Café de la gare

On est aveuglé par la lumière mais on ne peut pas dire qu'elle entre à flots. Elle enflamme la fenêtre, légèrement sur la gauche, presque en face, sans pour autant baigner la salle du café de la gare, dont l'éclairage a quelque chose de maladif, de peureux et de désespérant : le grand beau temps n'y fait rien, la pièce oscille entre le blême et la sévérité du brun, trois jeunes types font semblant de jouer aux cartes mais l'un est affalé sur la table, le miroir reflète une plante qui se trouve à côté de moi et que je n'avais pas remarquée. La serveuse doit être blonde. De son sourire je suis sûre, il ne suffit pas à écarter la solitude qui nous prend aux épaules, une solitude feutrée mais implacable, donnant ni plus ni moins que de l'effroi. On se demande ce qu'on fait là et en même temps on sait obscurément qu'on n'est pas déplacé, qu'il y a peut-être même un accord, on craint la révélation de cet accord, on essaie de regarder ailleurs, vers l'incongruité de notre présence dans ce café de la gare, mais le mal est fait. On attend deux heures dans

une petite ville du Piémont la correspondance pour Turin, et on est abandonné. Proprement et définitivement abandonné. Le café de la gare est un puits.

"Torino, Milano, le belle città, si mangia, si beve…" disait souvent mon grand-père, laissant en suspens la fin de la phrase qu'on imaginait ne devoir pas être entendue par des enfants, même en italien, d'autant que les mots manquants le faisaient rire un peu grassement et lui valaient les remontrances de ma grand-mère. Cette phrase tronquée est la seule qui me reste de mon grand-père bien qu'elle ne s'adressât pas à moi qui prenais soin de ne pas approcher mon grand-père dont on m'avait dit qu'il empêcha ma mère de faire des études et, pire encore, qu'il lui interdisait la lecture, ayant même été jusqu'à jeter un livre qu'on avait prêté à ma mère, par la rivière. Ce "par" qui soulignait la brutalité du geste bien mieux que ne l'aurait fait le "dans" attendu, me restait dans l'oreille, comme une défense d'écouter mon grand-père, et le livre ricochant par la rivière et s'abîmant immanquablement pour finir me retenait de rire de ses facéties (la fois où il s'était déguisé en femme…) ou d'avoir de l'indulgence pour son penchant à lever le coude à la moindre occasion,

notamment quand il faisait affaire avec un client à qui il avait vendu quelque pantalon ou mieux encore des rossignols, si le client était un paysan de la montagne descendu renouveler ses bleus de travail ou s'endimancher au marché du bourg, et réussir à fourguer ces frusques d'un autre âge valait bien que mon grand-père fêtât le bon coup et, par la même occasion, que le client fût ainsi en secret quelque peu dédommagé.

"Torino, Milano…". S'était-il jamais arrêté à Turin qu'il traversait pourtant quand depuis la Savoie il retournait dans son village toscan, d'abord en train puis en voiture, beaucoup plus tard ? Je ne sais pas, je n'ai rien entendu, je n'ai rien demandé.

Je ne sais pas grand-chose, j'en conviens, mais il y a eu : 1, l'envie énorme de me replier à nouveau, seule, dans mon bureau et de composer quelque chose dans un cahier. 2, je rêve alors qu'un jeune homme, dont quelques cheveux blancs dépassent du couvre-chef, prétend que nous avons le même âge, 23 ans, ce 23 incongru que j'interroge, qui ne m'appartient pas et qui, en sortant de moi, m'apparaît inversé comme dans un miroir : 32, et bientôt 1932, la date de l'histoire qu'on m'a racontée il y a peu et qui ainsi, à revers, se rappelle à moi. Une histoire qui se passe pour partie à Turin. Ce n'est pas la première fois que je l'entends mais je l'avais laissée filer, elle m'était trop éloignée ou trop proche, une histoire familiale qui n'avait pas le charme de l'exotisme et qui ne me touchait cependant pas directement, je confondais, je ne voulais pas le savoir.

Avec ma grand-mère on parlait souvent des morts. Elle n'appuyait pas, elle ne prenait pas un ton particulier, on en parlait. Et surtout on leur rendait visite. Un des buts de nos promenades était le rectangle recouvert de graviers près de la voie ferrée où se trouvaient les restes des otages raflés par les Allemands le 5 juin 1944 pour venger quatre des leurs, morts dans un attentat alors qu'ils faisaient de la gymnastique, vingt-huit hommes cueillis dans les rues ("Ton grand-père aurait pu s'y trouver") tôt le matin, vingt-huit hommes dont certains débarquaient des cars de l'usine, traînés jusqu'au carrefour des Fontaines, tout près de chez mes grands-parents, et fusillés (que ma grand-mère prononçait presque "fusilés" à cause de son accent italien). Je me demandais s'ils étaient tombés en arrière ou la face contre le goudron, cette chute était douloureuse à imaginer, elle faisait plisser les yeux et serrer un peu les doigts dans la paume. Je me demandais s'ils étaient tous bien morts sur le coup, si les soldats dans leur rage

n'avaient pas été maladroits. Je me demandais si certains des otages avaient crié avant que les Allemands ne les achèvent. Les corps en tout cas étaient restés tout le jour exposés sur la route, au carrefour, pour l'exemple, exposés outrageusement en plein soleil. On en venait à espérer la terre pour eux, plus douce somme toute que le goudron. On priait pour que cesse le scandale des cadavres exposés au jour. On appelait de ses vœux l'ensevelissement dans la fosse. Ton grand-père aurait pu s'y trouver, si bien qu'en regard de ce grand malheur évité l'explosion du magasin mercerie-bonneterie de mes grands-parents paraissait une peccadille, d'autant que personne n'avait été blessé ni a fortiori n'avait trouvé la mort, et qu'au moment où on me le racontait le magasin ne gardait nulle trace de l'attentat que je considérais dans l'impitoyable enfance comme une des nombreuses péripéties de la guerre. Je ne comprenais certes pas qu'il s'agissait de se venger d'Italiens, mes grands-parents, qui vendaient des choses aux Allemands (des bas notamment, ce qui devait achever d'exalter les esprits), qui les leur vendaient "naturellement" puisque les Italiens étaient leurs alliés, alors que les autres commerçants, les Français, le faisaient tout autant mais à leur corps défendant.

Je ne pouvais pas le comprendre puisqu'à chacune de nos promenades ma grand-mère nous emmenait sur la fosse commune des otages et elle était si manifestement de ce côté-là, du bon côté dont elle était même la gar-

dienne zélée : la tombe ne semblait être fleurie que par nos soins, des petites fleurs, pâquerettes, coquelicots, boutons d'or dont ma grand-mère nous engageait à faire des bouquets, des petites fleurs à moitié fanées, trop violemment serrées dans nos mains d'enfants.

Nous apportions toujours des fleurs d'été, des fleurs poussées dans les champs, sur le rectangle des morts, car c'était toujours l'été quand nous allions le voir. Nous venions un mois par an, le mois d'août, chez mes grands-parents italiens, à Ugine, une toute petite ville de Savoie, laide entre toutes les villes industrielles, laide et noire à cause de l'usine, les aciéries d'Ugine, qui enduisait les maisons de suie. Une ville funèbre en effet mais pas seulement car l'usine était à l'origine d'un formidable mouvement que je ne connaissais pas dans le petit village charmant et un peu endormi de l'arrière-pays niçois d'où je venais. Nous entendions parler d'ouvriers qui faisaient les trois huit, qui habitaient ce qui avait gardé le nom de phalanstères dans le quartier des Corrües. Nous entendions des mots inouïs, un peu raides, un peu brutaux mais qui nous remuaient. Et puis l'usine avait attiré un grand nombre d'étrangers. Des Italiens surtout mais aussi des Russes, des Polonais et des Espagnols. Si bien qu'au vocabulaire ouvrier se mêlaient des patronymes exotiques, des accents extraordinaires. Ce n'était pas seulement une ville funèbre puisque mes grands-parents y avaient émigré dans les années 20, s'étaient établis dans la ville d'en bas, aux Fontaines,